

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 2 (1907)  
**Heft:** 57

**Artikel:** Petite chronique domestique  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-256825>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Quoi ! la Toussaint, déjà !...  
Quelque amie sentimentale aura parlé de  
morts à fêter ?... Hâti, il aura jeté sa carte  
à une fleuriste, lui recommandant l'envoi  
bien exact, donnant le nom gravé sur la  
tombe :

— Renée... Renée d'Aribes... Et des fleurs  
blanches, n'est-ce pas, toutes blanches...  
C'est pour une petite fille...

Mais ces fleurs sont un banal mensonge,  
une indifférente aumône ! Non, la mère de  
Renée ne veut point pour sa fille ce tardif  
et froid souvenir ! Elle écartera ces gerbes  
dont pas un regard attendri n'effleura les  
corolles...

Ses fleurs à elle seulement, celles que,  
tout le long du chemin, elle sema de baisers,  
et qui gardent, au fond de leurs calices,  
comme une rosée, des larmes...

Déjà M<sup>me</sup> d'Aribes s'agenouillait pour  
enlever les chrysanthèmes et les roses ef-  
feuillées. Son geste s'arrêta soudain.

— Si pourtant il était venu !... S'il était  
là, près d'elle, près de Renée !...

À grands coups sourds, son cœur sautait  
dans sa poitrine... Ses fleurs couchées, dans  
leur charme frêle, semblaient frémir et de-  
mander grâce.

Des mains alanguiées de la jeune femme  
s'échappèrent des lilas blancs et des tubé-  
reuses, qui s'épandirent en chute odorante...  
Mêlés en subtils arômes, tous les parfums  
montèrent comme une prière, pendant que  
tous les pétales s'épousaient d'une étreinte  
et d'un frôlement.

\* \* \*

— Merci... oh ! merci... haleta une voix  
près de la jeune femme prosternée.

M<sup>me</sup> d'Aribes frissonna, mais ne se releva  
point encore... D'puis quelques secondes,  
elle sentait qu'il était là !... Elle avait, com-  
me en un rêve, perçu le bruit des pas as-  
sourdins, entendu le souffle écourté, deviné  
le geste suppliant des mains étendues.

Et elle s'effrayait des battements désor-  
donnés de son cœur, de la faiblesse qui en-  
vahissait son être, de la moiteur qui em-  
perlait ses tempes...

Sa force chancelante avait peur des mots  
qui allaient se prononcer.

— Pourquoi, merci ? balbutia-t-elle éper-  
due.

— D'avoir bien voulu lui laisser mes  
fleurs... Au geste de vos mains s'attachait  
la solution de ma destinée : impitoyable, il  
y rivait indissolublement le boulet de déses-

et avec une tendresse inexprimable, une  
voix fraîche murmure un nom :

— Gauthier !...

Celle dont le souvenir n'a pas quitté sa  
pensée est là... elle paraît comme un génie  
bienfaisant, et met en fuite ses idées som-  
bres sous l'éclair joyeux et la caresse de son  
regard ; elle est là enveloppant tout son être  
du charme de son sourire, ce sourire dans  
lequel le jeune homme lit tant de choses. Il  
sait avec un respectueux empressement  
les petites mains qui se tendent vers lui, et  
contemplant le gracieux visage, les yeux  
fixés dans les prunelles splendidement lu-  
mineuses de la jeune fille, un seul mot s'é-  
chappe de ses lèvres :

— Chantal !...

S'ils sont trop délicieusement émus l'un  
et l'autre pour pouvoir en dire davantage,  
l'accent dont se souligne cette double ex-  
clamation révélerait à lui seul leur mutuel  
amour.

(A suivre.)

pérance que sans cesse, maintenant, je traî-  
ne après moi : miséricordieux, il est pour  
moi l'espoir qu'au moins sur la tombe de  
Renée... vous me souffrirez près de vous.

— Vous êtes le père ! dit la jeune fem-  
me d'une voix redvenue hautaine et brève.  
Vous avez ce droit !

— Tantôt, lorsque vous vous êtes penchée  
pour rejeter mes fleurs, vous avez pensé  
que ce droit, je l'avais perdu !... Mais ne puis-  
je le reconquérir ?... Savez-vous ce qu'a été  
ma vie, depuis que, dans l'horreur de ma  
faute, vous avez mis entre nous la barrière  
de votre inflexible rancune et de votre juste  
ressentiment ?... Comprenez-vous l'agonie  
que j'ai soufferte, lorsque, malade, impuis-  
sant, j'ouvris, trop tard, les télégrammes  
m'appelant auprès de notre enfant mon-  
rante ! Vous n'auriez pas voulu me voir !... Et  
j'ai traîné la misérable existence d'un être  
désespéré et solitaire, sans amour, sans es-  
poir... Mais regardez moi donc !... Voyez ce  
que le repentir et la mort de ma fille ont  
fait de moi !...

Lentement relevée, M<sup>me</sup> d'Aribes obéis-  
sait à la demande passionnée... Oui, ces yeux  
avaient pleuré... ils en demeuraient comme  
pâlis. Ce front s'était coupé d'une ride sous  
la hantise d'une douloureuse pensée... Cette  
bouche au dessin devenu amer s'était eris-  
pée du rictus découragé des stériles sup-  
plications !

Ainsi, tous deux avaient pareillement  
souffert ?... Leurs deux âmes, violemment  
séparées, s'étaient unies dans une même  
douleur !... Leur chair avait crié sous les  
mêmes tortures ?...

Quelle force les ramenait ainsi l'un à  
l'autre ? Quel lien soudait leurs cœurs en  
vain séparés, inclinait l'un à la prière et  
l'autre au pardon ?...

Détournant ses yeux voilés de larmes,  
des yeux tristes qui ardemment l'imploraient,  
la mère regarde la tombe de Renée...  
Les lettres d'or brillaient sous les fleurs  
mêlées....

— Renée !... Oh ! Renée !... supplia-t-elle,  
éprouvée de lumière et de conseil.

Et, comme si la petite morte lui eût ré-  
pondu, elle se rappela l'adieu par lequel  
jadis l'enfant les réunissait tous deux :

— Au revoir... à toi... et à papa !...

Elle étendit la main... Agenouillés côte  
à côte, sur le gazon b'èni, ils enlacèrent  
leurs doigts et confondirent leur prière....

L'ange envolé venait de renouer l'indis-  
soluble lien.

Raphaëlle WILLEMS.

## Petite chronique domestique

L'hygiène du chauffage. — Les engelures.

L'art de chauffer les maisons, joint à celui  
de les éclairer, a transformé le monde. C'est  
ce qui a fait passer la civilisation du Midi au  
Nord. Les contrées inhabitables, ou à peu près,  
pendant l'hiver, sont devenues, grâce à ces  
deux arts combinés, le siège privilégié de l'in-  
dustrie, et la saison froide est la vraie saison  
du travail. Mais les meilleures choses ne sont  
pas d'ordinaire sans inconvénients. Le chauffage  
à les siens, qu'il est utile de savoir éviter.

1° Il faut se chauffer modérément ; trop de  
chaleur expose aux rhumes et aux bronchites  
par les brusques changements de température  
qu'on éprouve en passant d'une pièce dans une  
autre ou en sortant. Il est sage d'entretenir  
dans toute sa maison une température à peu

près uniforme : des thermomètres placés à pro-  
pos serviront à régler et à distribuer le feu.

2° On veillera à ne pas s'exposer aux cou-  
rants d'air, que l'on produit très souvent pour  
donner du tirage aux cheminées quand elles  
sont mauvaises.

On peut supprimer le courant d'air intérieur  
nécessaire à la combustion par des prises de  
l'air extérieur, qui est conduit directement dans  
le foyer, mais la chose n'est pas toujours pos-  
sible.

Si on ne peut pas éviter le courant d'air, on  
s'appliquera à le rendre inoffensif en l'écartant  
des personnes qui se chauffent, soit par l'habile  
disposition des meubles, soit à l'aide d'un pa-  
ravent ou, tout au moins, en évitant de se pla-  
cer sur son parcours. On ne s'installera pas à  
demeure entre une porte ou une fenêtre et le  
feu, sans avoir garni de bourrelets la porte ou  
la fenêtre, si l'on a observé un air passant.

3° Un des inconvénients immédiats du feu,  
c'est de consommer l'oxygène nécessaire à notre  
vie, à tel point que, si l'air ne se renouvelait  
pas dans une chambre chauffée, on finirait par  
s'asphyxier.

Heureusement, l'air du dehors, attiré par la  
combustion, vient sans cesse restituer en par-  
tie à l'atmosphère l'oxygène consommé. Cepen-  
dant, il est plus sûr d'opérer assez souvent une  
ventilation sérieuse en ouvrant les fenêtres  
toutes grandes. Pendant ce temps-là, on aura  
soin de se tenir dans une autre pièce pour ne  
pas s'exposer à prendre un refroidissement.

4° Le feu encore assèche l'air et le rend  
moins propre à la respiration. On a peu à  
craindre de ce côté avec les cheminées et le feu  
de bois, mais il est nécessaire d'user de cer-  
taines précautions avec les poêles et le charbon  
de terre. Un vase d'eau, placé sur le feu, en-  
tretien l'humidité nécessaire. Autrement, on en  
serait prévenu dès le début par un léger mal  
de tête qui — si on n'y portait remède — irait en  
grandissant.

5° Le feu corrompt aussi l'air par les pous-  
sières et les gaz qu'il y introduit.

Une cheminée qui tire mal peut empoison-  
ner. Les exemples se renouvellent sans cesse.  
Je dois donc insister sur ce danger, qui de-  
vient plus prochain quand on se sert de ces  
poêles et de ces cheminées si commodes qui  
sont à tirage lent. Ce qu'il y a de terrible c'est  
que le gaz le plus dangereux qui s'échappe de  
ces cheminées ne trahit sa présence par au-  
cune mauvaise odeur. Se défier surtout des  
poêles rouges : c'est alors que le gaz mortel,  
l'oxyde de carbone, se produit sournoisement.

On fait de bonnes cheminées à gaz qui se  
dégagent à l'extérieur, mais il y en a aussi qui  
versent dans la chambre le résidu de la com-  
bustion. Ces dernières ne peuvent être em-  
ployées que pour peu de temps.

Les poêles à pétrole sont d'une grande com-  
modité, surtout quand les cheminées ordinaires  
fument, mais, eux aussi, ont l'inconvénient de  
vicier l'air, puisqu'ils n'ont pas de tuyau de dé-  
gagement. Mais la lampe, qui est l'unique source  
de la chaleur, est munie d'un « fumivore », et  
pourvu que la mèche ne soit pas trop levée, les  
résidus de la combustion sont réduits le plus  
possible. On atténue encore l'inconvénient en  
renouvelant l'air à intervalles très rapprochés.

L'hygiène du chauffage consiste donc, en  
somme, à éviter, quand on a chaud, l'air froid,  
et à aérer convenablement les pièces chauffées.

\* \* \*

Comme la chaleur produit six degrés de brû-  
lures, le froid détermine sur la peau une ac-  
tion variable de un à trois degrés, dont le pre-  
mier est l'engelure. Qui n'a éprouvé cette af-  
fection pénible, défigurante, tenace, débutant  
par des gonflements et se perpétuant par des

démangeaisons et des douleurs souvent fort vives ? Les personnes exposées aux transitions brusques de température en ce qui concerne notamment les extrémités (pieds et mains), sont plus que toutes ses tributaires ; mais beaucoup de tempéraments y sont naturellement prédisposés.

Les précautions préventives consistent justement à éviter de réchauffer brusquement les parties du corps refroidies (les blanchisseuses, les ménagères devraient écouter cet avis.)

Quant aux remèdes, ils sont innombrables, chacun vantant le sien, et l'empirisme se donnant ici pleine liberté de carrière. Nous indiquons ci-dessous, non pas seulement un remède mais le traitement auquel il nous a paru qu'appartiennent les meilleurs résultats :

Dès l'apparition des premiers froids, baigner chaque matin les mains et les pieds dans de l'eau de feuilles de noyer, que l'on obtiendra en faisant bouillir 50 grammes de feuilles de noyer dans un litre d'eau.

Le soir, en se couchant, enduire également les mains et les pieds d'une couche légère de vaseline ou de glycérine. Le corps gras doit être introduit dans la peau par le moyen d'une friction douce de la paume de la main. On reconnaît que l'opération est terminée lorsque la main frotte à sec.

En outre, on prendra trois fois par jour :

Chlorure de calcium, 1 gramme suivant la formule du docteur G. Arbour Stevens (de Swansea), il est convenable d'absorber ce médicament dans de l'extrait de réglisse. Le pharmacien donnera sur ce point les indications utiles.



## Le poulailler et son hygiène

On ne saurait recommander assez aux ménagères de veiller avec le plus grand soin à la propreté de la basse-cour.

En général, les poulaillers sont très mal tenus dans les campagnes ; on ne s'en occupe pas assez ; le domicile des poules n'est jamais nettoyé ; cependant, on devrait bien savoir que la propreté constitue un élément précieux pour la santé des animaux et pour le bon fonctionnement de tous les organes.

On se plaint que les poules ont mauvaises apparences, qu'elles pondent peu, que les couvées ne réussissent pas ; ces animaux pourrissent dans la saleté, alors que les poulaillers devraient être tenus dans un état de propreté le plus complet.

A cet effet, badigeonnez-les deux ou au moins une fois par an au lait de chaux ; enlevez régulièrement les excréments ; lavez parfois le mobilier à l'eau bouillante et mettez par mesure préventive un peu de poudre de pyrèthre dans les poudoirs et un peu de cendres fines additionnées d'un peu de cette poudre dans un coin du poulailler ; les poules s'y poudreront très hygiéniquement. Une bonne litère de tourbe est de plus recommandable.

En observant ces règles on préviendra les maladies ; or, prévenir vaut mieux que guérir.

Cependant, malgré les précautions prises, il arrive parfois que les volailles sont attaquées par la vermine, ce qui peut provenir de la paille malpropre ou de l'arrivée dans la basse-cour d'une poule contaminée.

On bouche alors hermétiquement toutes les issues du poulailler, on place au milieu un vase de terre ou de fer, dans lequel on met une certaine quantité de soufre ou de poudre sur lequel on pose un petit morceau de charbon allumé, puis on ferme la porte,

qu'il ne faut ouvrir qu'après deux jours.

Le soufre dégage un gaz sulfureux qui s'imprègne dans toutes les fissures du mur ou les boiseries, et les insectes de toutes natures sont asphyxiés. On ouvre ensuite le poulailler, afin que l'odeur du soufre ne fasse pas mal aux poules, que l'on rétablit dans leur domicile.

On peut encore asperger avantageusement le local ainsi soufré avec de l'acide phénique mélangé d'eau ; on fait cette aspersion avec une pomme percée de petits trous ou avec un pulvérisateur ; de cette façon le poulailler est complètement désinfecté.

Il est aussi indispensable que les poules aient un endroit, un baquet, trou ou autre rempli de cendres, afin qu'elles puissent se poudrer et se débarrasser de leurs poux, sans quoi elles les rapporteraient dans le poulailler. La cendre de bois est la meilleure.

L'emploi de la poudre de chaux paraît être également un excellent moyen, non seulement pour fixer l'ammoniaque de la colombine du poulailler, mais aussi pour y détruire la vermine de toute sorte qui incommoderait la volaille. Tout en maintenant le bien-être des poussins et de leurs mères, la poudre de chaux écarte les mauvaises odeurs, même dans le cas où le poulailler n'est nettoyé que deux fois par an.

On procède au traitement en question de la manière suivante : on jette quelques poignées de poudre contre les parois et le plafond de manière à produire une poussière intense. Une partie de cette poussière se détache dans les interstices et gerçures de la maçonnerie et des parois où elle détruit les nombreux parasites qui y pullulent ; le reste tombe sur le plancher d'où il est balayé quelques minutes après avec la colombine dans un coin du poulailler.

Le jour suivant, même opération. Tout autre travail de nettoyage devient superflu jusqu'au moment où l'on retire le tas de colombine.

Après les lavages et les poudrages vous pourrez utilement suspendre dans le poulailler quelques poignées de plantes aromatiques (absinthe ou tanaisie) dont l'odeur forte chasse la vermine. Vous obtiendrez un résultat analogue avec de l'essence d'eucalyptus, que vous versez sur des morceaux d'éponge introduits dans la coquille d'un œuf préalablement vidé.

Pour débarrasser les volailles elles-mêmes insufflez entre les plumes soit de la poudre de pyrèthre fraîchement écrasée, soit de la fleur de soufre. Pour mieux fixer la poudre dans les plumes, on peut l'incorporer dans un peu de savon noir avec lequel on graisse le plumage. Il ne faut pas, en ce cas, laisser les volailles dans le local infesté.

Par l'emploi de tous ces moyens, vous arriverez à vous débarrasser de la vermine ; mais pour empêcher son retour, il faudrait une extrême propreté et un nettoyage quotidien.

Ce nettoyage est des plus simples et des plus rapides lorsqu'on couvre le sol d'une matière poudreuse (cendres, sable, plâtre, tanné, sciure de bois).

La fiente, que ces substances empêchent de se coller au parquet, est très facile à enlever tous les jours, et en outre est employée comme engrais. On rejette quelques poignées de la matière pulvérisée aux endroits où l'on a enlevé la fiente, et le poulailler reste propre, sans odeur et sans vermine, indéfiniment.

PIERRE POUZOLS  
Professeur d'Agriculture

## LETTRE PATOISE

*Dé laï montaigne.*

Tschie nos dgens, en aivait aivesie de pessay les lovraies, tôt di long de l'œuvaie, en djuain es dominos.

C'était enne enneuchie di diaile, le perd-jain daivait payie en laï caisse di djue, aïtain de néuzeilles qu'ai z'y dmoueraï de ponts. On n'on piepe idée de çò qu'on s'êtschadaie, quasi ai s'engaignie. Notre grosse Diane, enne boine bête, in fameux boirdgie, se stait de côie laï tâte, avo des airs de compréhension cheuillay, raivoietay, les uns aïpré les âtres tot les djvous.

In soi nò aivie cment lovrouts ceux tschie l'Yvonnette, aïche bin de fines braves djens. Vô le musaites, laï paitschie duré enne grosse bousayatte. En djasain, voili, mai méré que lessai tschoir le doze. Tré tut, laï Diane aïtò, nò tschriennent ci domino... mais b-rnique nò ne le voyenne pu. C'était laï fin di lôvre, aïpré aïvoï pris in pô de saucisse de méraïdje, di pain nò aivo enne gottoyatte de vin, nos vésins s'en allennent.

Sto de côie laï potcheï : « Paidé, dié note Udolie, y gaidjero bin qu'ça l'Yvonnette qu'ai pri cti domino. » — Ce fu bon, on en djasé pu, mais da don on se faisé laï mine.

Le duemône que cheuillaie, nò rempoïgnenne le djue. Saperdiche, ai manquaie schet dominos.

Note Udolie, redié, elle était bouenne ovrire, mais craibin trop métschainé, elle dié : ai n'y ai pu de dôte pochib'e, ça le gros François note Vâlat qu'nò voule... ninn ne faisé attention. Nò djuenne dinche. Le lunde en ratemencin enne paitschie. C'était dézent dominos quelin floutés. Pô le cò, on en dotaie pù, cti bé djue qu'le papa aïaie raïpaitschaie da laï foire de Porriofru, yôtté ai l'aivé payie dou fraïches tro sous, ce n'était ninn d'âtre, qu'le vâlt qu'le voulaie. Topairie dâ prè de die ans qu'on l'aivait ai l'ota ai n'aivait djmais ren dérobaï. Oh... oh... dié mai scherratte pochi qu' nò n'ain djmais aïvu in se bé djue de domino.

Lai condamnation était prononcée, mai méré enne luronne, le toinai aivo çò qu'de nòs san bin en aivesie, in còe de pie à bai di dos.

Le paure diale pueré mais c'en feu fini. Di temps de c'expédition notre Udolie récriaie : méré... méré... veni vôe, veni vite... note Diane que sia ce !...

Cte bouonne bête était crevaie aïvò dain laï gôrdje le derrie domino que demoueraï... le double quâit're... Cti tschié Colas que faisait le bouétschie pessait de côie tschie nò, nò l'appellenne pô pare laï pé de seute, se belle bête, aïpré l'aïvoï écorétschie ai nò dié : Tschaitschum pô tu... mais y m'demainde cment vô neurrâte vos bêtes, cti tschin a bouère ancyee, le ventre goneyai de dominos.

Ai n'y airrait pu piaice pô un !... Vô devisai nò : feunes tôt écamis ! ai en aivai prou. Dâ don nò ne djuan pu ai dominos. Ceux tschie l'Yvonnette rô ain dain le nâie, aïpen le gros François n'è djmais yiu gremai laï crasse.

Voili, quand mainme voué en en airrive tschain les fennes tironniat d'laï langue. On dairait aidé doue fois, poisaie çò qu'on dit ai mesurie çò qu'on faie.

*Djoset le mehtout.*

Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.